

Les enfants du fleuve
Congo

Bernard Guiraud

**Les enfants du fleuve
Congo**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08445-9

Congo-Brazzaville, fin des années 1980

Chapitre I

Une cellule.

Une dizaine d'hommes entassés.

Des hommes assis avec apathie, comme des grenouilles, les coudes sur les genoux.

Des hommes ne disant rien.

Des hommes n'attendant rien.

Le cœur de Donatien battait de plus en plus vite. Ses veines se dilataient. Des torrents de sang furieux parcouraient tout son corps.

Que faisait-il ici ?

Il se mit à examiner un à un les individus qui l'entouraient. Soudain, ils se mirent à parler fort, tellement fort qu'ils semblaient vomir leurs mots. Malgré tout, ici, ils avaient l'air à l'aise. Divers délits avaient dû les habituer à fréquenter régulièrement ce genre de lieu sordide. Un des détenus, tout en bouffant un bout de manioc, s'accroupit et, avec naturel, se mit à déféquer dans une petite rigole en pente qui semblait aussi traverser les cellules voisines. Cet endroit paraissait n'avoir jamais été nettoyé. Il n'était pas possible de se laver. Une odeur insupportable de sueur, d'urine et d'excréments régnait.

Le plus âgé des captifs, un homme maigre aux bras labourés de cicatrices, s'approcha de Donatien. Il l'inspecta longuement puis il s'accroupit près de lui en dévoilant sa dentition nécrotique.

– Alors camarade, t'es pas beau à voir toi, hein ? Qu'est-ce que t'as bien pu faire pour qu'on te tabasse comme ça ? Moi, j'ai

braqué un caissier dans un magasin en plein centre de Brazza, mais on m'a pas autant battu. Tu dois être un caïd. Un dur... ou alors un mauvais... très mauvais.

Effrayé et gêné par son haleine fétide, Donatien répondit en détournant la tête.

– Je n'ai rien fait...

Aussitôt, les autres occupants de la cellule se mirent à éclater de rire.

– Vraiment, t'as rien fait et on t'a arrangé le portrait comme ça ? Vous entendez ça les amis, il a rien fait. Ah, vraiment, toi, tu nous prends pour des imbéciles.

– Non.

– Tu dois dire la vérité. C'est la règle ici.

– Je vous le répète, je n'ai rien fait.

– Vraiment mon cher, tu nous fais rire. Bon, après tout, c'est ton affaire, mais tant que tu te moqueras de nous, compte pas sur quelqu'un ici pour t'aider à supporter ce cachot... alors surtout, bouge pas et reste dans ton coin.

Ne sachant plus quoi dire, Donatien se contenta d'obéir. Il se tut. Pour impressionner le nouvel arrivant, torsos bombés, les autres prisonniers se mirent à raconter les exploits qui les avaient, a priori, conduits ici. Le plus fier, le plus bavard et le plus imposant d'entre eux se faisait appeler « Onze Bites », un surnom sans doute inspiré par la grosseur incroyable de chacun des doigts de ses mains de brute. Au bout de deux heures passées à ne rien comprendre, Donatien essaya d'échanger quelques mots, mais il était devenu celui que l'on doit ignorer. Celui qui ne ferait pas partie des leurs. Un recoin de la cellule restant inoccupé, il s'y installa comme un animal craintif dans une tanière improvisée. Il paraissait si fragile, tapi dans cet espace surpeuplé de prédateurs. Malgré tout, Donatien finit par s'habituer à cette solitude relative. Elle finissait même par devenir une alliée inattendue. Une sensation étrange naissait en lui ;

celle de se sentir plus serein dans cette prison qu'à l'extérieur : « Sûrement parce que dehors, je suis obligé de penser aux hommes alors qu'ici, je pense aux choses... » ressassait-il.

Enfin, les repas furent distribués : une banane, un pain de manioc et un petit morceau de viande indéterminable. Ne pouvant rien avaler, Donatien offrit sa pitance au prisonnier le plus âgé, le seul qui lui avait adressé la parole. Ce dernier tendit les mains, saisit le plateau et le remercia simplement en hochant la tête.

Le soir tombait.

Une natte de jonc.

Sa première nuit en prison.

Toute une nuit à voir et à revoir le film de son retour au Congo.

Toute une nuit à ne pas savoir s'il était acteur ou spectateur de sa propre vie.

Toute une nuit à penser, à envisager, à projeter.

Le lendemain, aucun détenu ne lui adressa la parole, pas même l'Ancien. Depuis l'aube, Donatien avait réussi à se frayer un chemin pour se coller aux barreaux de l'unique fenêtre de la cellule. Plissée comme celle d'un vieux pachyderme, il contemplait la peau grise de l'énorme baobab qui dominait la cour de la prison. Il avait déjà admiré d'immenses baobabs lors d'un voyage au Sénégal effectué durant son enfance ; au Congo, c'était la première fois qu'il en voyait un aussi massif. Il était fasciné par ses branches, dépourvues de feuilles, qui ressemblaient à des racines. L'arbre étrange semblait avoir la tête dans le sol et les racines dans le ciel. C'était donc la raison pour laquelle il était surnommé : « l'arbre à l'envers ». « Mais quel âge peut-il bien avoir ? » se demandait Donatien. « Cinq-cents ans ? Mille ans ? Combien de temps vivra-t-il encore ? Mille ans ? Comment sera le Congo dans mille ans ? Et les Congolais ? ». Donatien avait l'impression que

ce baobab l'abreuvait de sa sagesse. Il ne l'aidait pas à accepter sa détention, mais il l'aidait à la supporter.

Des repas furent distribués : une banane, un pain de manioc et un petit morceau de viande indéterminable. Donatien réussit cette fois-ci à en avaler une partie.

Le soir tombait.

La même natte de jonc.

Sa deuxième nuit en prison.

Une nuit entière à penser à son père, à son oncle, à Bénédicte, au futur.

À l'aube du troisième jour, la porte en fer s'ouvrit avec fracas. Un maton se mit à brailler.

– Donatien Mbaloula, vite, sors de là !

Sans poser de questions, il se redressa et passa devant le maton qui claqua la porte derrière eux. Étourdi de lumière, comme un somnambule, il parcourut le long couloir conduisant là-bas... dehors.

Bénédicte l'attendait dans la rue. Il se précipita vers elle en sanglotant comme un enfant. Elle l'entoura de ses bras en un geste protecteur. Sans se parler, ils s'éloignèrent à pas mesurés. Comment et pourquoi certains membres de la propre famille de Donatien avaient-ils pu œuvrer pour le faire jeter en prison ?

Un mois s'était écoulé depuis son retour au pays...

Chapitre II

L'avion se rapprochait de Brazzaville. Donatien se sentait pris par l'émotion. Était-ce la joie immense de retourner au Congo, de retrouver son père, de revoir son village natal ? Était-ce la peur de ne plus être en mesure d'appréhender la vie et les gens de son pays avec les mêmes yeux, la même naïveté qu'autrefois ? Après cinq années d'études brillantes en France, il revenait avec un diplôme de l'École Supérieure des Mines.

Le jeune homme sentit son ventre se nouer lorsque l'avion fut pris dans un trou d'air. L'appareil perdait de l'altitude ; il semblait ballotté par les éléments comme une pirogue en plein milieu de l'océan, au large de Loango. À travers le hublot surgissait de temps à autre un éclair. Des gouttes de pluie plaquées par le vent ruisselaient en fines lignes semblables à de minuscules cours d'eau. Donatien eut soudain la vision du ruisseau des gorges de Diosso qu'alors, enfant, il contemplait le soir au coucher du soleil.

Les gouttelettes roulant sur le verre venaient mourir sur le visage en ombre chinoise de Bénédicte, comme des larmes de nostalgie insondable.

Bénédicte, la compagne de Donatien, une Blanche, française, essayait de percevoir quelque chose à travers l'obscurité opaque et inquiétante de la nuit. À l'affût d'une première vision de ce pays dont il lui avait tant parlé, ses yeux bleus embués par le long voyage restaient fixés sur les ténèbres. Elle connaissait déjà presque tout du Congo-Brazzaville. Combien de fois ne lui avait-il pas

conté d'histoires extraordinaires, le soir dans leur minuscule studio d'étudiant ? Parler de son pays le faisait vibrer de tout son être.

Le bruit des réacteurs s'intensifia ; Bénédicte saisit la main de son ami.

Il se pressa contre elle. La pluie avait cessé de tomber. Tous deux regardèrent à travers le hublot qui ne larmoyait plus. L'avion survolait à basse altitude le large et majestueux fleuve Congo. Des milliers de lumières scintillaient comme des étoiles multicolores au-dessus de la rive qu'ils pouvaient enfin distinguer.

Toute à son excitation, Bénédicte s'écria.

– Dona, c'est Brazzaville ?

Elle accompagna sa question d'un bref regard vers lui et, immédiatement, reporta ses yeux sur le spectacle quasi féérique qui s'offrait à elle.

– Non, c'est Kinshasa, répondit-il d'un ton absent.

Il était plongé dans les remous et les tourbillons de ce fleuve qui représentaient pour lui autant de paroles, de murmures, de hantise.

C'est là, dans ces eaux bouillonnantes que sa mère, une Blanche, bretonne, s'était noyée. Il n'avait pas encore quatre ans. Le fleuve carnassier l'avait avalée alors qu'elle s'efforçait simplement d'attraper une jacinthe d'eau à fleur bleue. Malgré le sang breton qui coulait dans ses veines, Donatien avait la peau presque aussi noire que celle de son père. N'ayant aucun souvenir précis de sa mère, c'est le djembé qui avait toujours battu dans son cœur... Il désirait maintenant rentrer et surtout rester au pays.

Bénédicte bouillait d'impatience. Elle pressa le bras de son ami qui lui sourit de toutes ses dents blanches.

– Béné, on va bientôt atterrir ! Tu vas voir comme...

Le commandant de bord lui coupa la parole et annonça l'atterrissage imminent à l'aéroport Maya-Maya de Brazzaville.

L'appareil toucha durement la piste et le hurlement des réacteurs inversés couvrit la musique.

Donatien s'était toujours demandé pourquoi, lors des atterrissages, les haut-parleurs diffusaient systématiquement une musique douceuse interprétée par des violons. Démesurément, il la comparait aux quatuors à cordes qui rythmaient la marche des condamnés à mort dans les camps de l'Allemagne nazie. Bénédicte n'arrivait pas à comprendre où il pouvait bien aller chercher de telles pensées.

L'atterrissage chaotique de l'avion arracha les applaudissements tremblants des passagers et extirpa aussitôt Donatien de ses songes.

Rapidement, les voyageurs aux yeux cernés de la « classe pauvre » commencèrent à se décoincer pour se déplier péniblement dans l'allée centrale ; du côté de la « classe nantie », des femmes bien dodues retouchaient leur maquillage tandis que leurs hommes ventripotents défroissaient minutieusement leurs précieuses cravates.

Les portes se débloquent enfin ; une bouffée d'air chaud envahit l'avant de l'appareil. Le soleil de la journée avait dû déverser des effluves de plomb.

À travers le hublot, le couple pouvait enfin apercevoir l'aéroport partiellement éclairé. Au sol, des militaires ornés d'innombrables décorations posaient fièrement sur une Jeep poussiéreuse.

– Regarde ! c'est drôle, il manque deux « y » au panneau Maya-Maya de l'aérogare, plaisanta Bénédicte.

Donatien sentit alors son amour propre d'enfant du pays quelque peu égratigné. Il rétorqua avec vigueur.

– C'est une panne provisoire... et puis... ce sont les réalités du pays. C'est l'Afrique ! Comme on dit ici.

Bénédicte, avec l'intuition propre aux femmes qui aiment, réalisa qu'elle avait fait une gaffe. À l'instant même où ils avaient